



HAL
open science

Langage, logique et rationalités

Manuel Rebuschi

► **To cite this version:**

Manuel Rebuschi. Langage, logique et rationalités. Anne Alombert; Camille Chamois. La notion d'humanité dans la pensée contemporaine, Presses Universitaires de Paris Nanterre, pp.175-196, 2019, 978-2-84016-332-9. hal-03149223

HAL Id: hal-03149223

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03149223v1>

Submitted on 23 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Langage, logique et rationalités.

Manuel Rebuschi

LHSP – Archives Henri-Poincaré (UMR 7117), Université de Lorraine

manuel.rebuschi@univ-lorraine.fr

Table des matières

1. Introduction.....	1
2. Un « paradigme logico-grammatical » ?	2
2.1 Origines de la tradition logico-grammaticale	3
2.2 Développements récents	5
3. Postulats de rationalité	7
4. Modélisation formelle	10
5. Conclusion	13

1. Introduction

Saisir la rationalité d'autrui au travers de son expression verbale est une pratique quotidienne et spontanée de tout interlocuteur. Cette pratique peut être mise en défaut quand autrui enfreint les règles attendues. Sans syntaxe pleinement partagée, avec une personne qui ne maîtrise pas la langue employée, ou quand le lexique et la sémantique divergent, la compréhension est rendue difficile voire impossible. Parmi les sources de conflits, la folie paraît occuper une place de choix. D'aucuns considèrent, à la suite de Jaspers, que la psychose est caractérisée par cet au-delà du compréhensible. Dialoguer avec une personne atteinte de psychose buterait ainsi sur une impossibilité de principe.

Les frontières du « normal » et du pathologique constituent un terrain privilégié pour éprouver nos analyses logique et linguistiques. Quand la compréhension perd son caractère immédiat et qu'il faut en passer par l'interprétation, ou par une forme de traduction, on doit procéder à des choix. Peut-on alors rendre justice à la rationalité d'autrui ? Qu'est-ce qui est différent chez l'autre : sa grammaire ? Sa logique ? Sa représentation du monde ? Les traditions herméneutique et analytique ont apporté des réponses divergentes à ces questions, quoiqu'avec un dénominateur manifestement commun : le principe de charité, condition nécessaire à l'interprétation et donc, pour le cas de la folie, à la compréhension.

Dans cet article je voudrais montrer comment l'analyse logique et formelle, ou ce qui a pu être qualifié de « paradigme logico-grammatical », peut contribuer à éclairer la question de la compréhension dans le cas de rationalités divergentes, là où la « précompréhension » de l'herméneutique paraît effacée. Plus précisément, je m'appuierai sur des travaux interdisciplinaires, auxquels j'ai la chance de participer, qui visent à analyser et modéliser les conversations avec des personnes diagnostiquées schizophrènes. Certaines de ces conversations donnent lieu à des

ruptures, ressenties sinon comme des inconsistances, du moins comme des incongruités par les locuteurs ordinaires.

Dans la section 2, je présente les grandes lignes du dit « paradigme logico-grammatical » jusqu'à ses développements récents, souvent ignorés par les autres courants et traditions philosophiques. J'introduis ensuite, section 3, la question des postulats de rationalité avant d'exposer, section 4, le contexte de l'analyse des conversations schizophrènes, la modélisation formelle et le type de résultats et de conclusions auxquels elle conduit.

2. Un « paradigme logico-grammatical » ?

C'est le linguiste François Rastier qui a introduit l'appellation de « paradigme logico-grammatical » pour qualifier un ensemble d'approches théoriques et méthodologiques, issues de la philosophie analytique et de certains courants en linguistique, qui s'opposent selon lui à une véritable appréhension du sens telle que le permet le paradigme rhétorico-herméneutique. Selon Rastier, le paradigme logico-grammatical approche la langue comme un système symbolique de type logico-formel, ce qui le prive de tout projet d'une saisie de la langue en contexte :

« Dans le paradigme logico-grammatical, la production et l'interprétation sont figurées par l'image du calcul, et les structures profondes sont toujours logico-formelles : le problème du contexte se formule donc comme celui du rapport des occurrences au type, et somme toute des manifestations linguistiques à leurs idéalizations¹. »

De façon générale, toujours selon Rastier, l'un des défauts majeurs du paradigme logico-grammatical est de rester rivé au niveau de la phrase, donc bien en-deçà de celui du texte où se détermine le sens :

« La frontière de la proposition ferait la démarcation entre ces deux disciplines [sémantique et sémiotique], ou du moins entre leurs objets. Pour pénétrante qu'elle soit, cette séparation n'exprime qu'un état de fait : la problématique logico-grammaticale a pour objet les signes et leur combinaison syntaxique, qui ne s'étend pas au-delà de la proposition. En revanche, la problématique rhétorique-herméneutique a pour objet le texte et tous ses paliers, jusqu'à celui du mot². »

Ce paradigme existe-t-il ? Des auteurs comme Ricœur, Habermas ou Bouveresse, parlent en termes de philosophies ou de traditions plutôt que de paradigmes. Le fait est que les deux courants, herméneutique et analytique, se sont initialement développés dans une ignorance mutuelle, mais la situation de la première moitié du xx^e siècle a cédé la place, à partir des années 1960, à des tentatives de rapprochement, voire à des tentatives d'appropriation, comme celle des « jeux de langage » de Wittgenstein par l'herméneutique, qui révèlent que l'on est loin de l'incommensurabilité généralement attendue entre deux paradigmes.

¹ RASTIER François, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », in *Langages* 32 / 129, 97-111, 1998, p. 100.

² RASTIER François, « Problématiques du signe et du texte », in *Intellectica*, 23, 11-52, 1996, p. 31.

Un point de rencontre entre philosophie analytique et philosophie herméneutique est le rejet, chez Wittgenstein, mais aussi chez Davidson³, de l'idée que l'on puisse sortir du langage pour observer la relation langage-monde. Il y a chez ces auteurs analytiques quelque chose d'analogue à la précompréhension requise par l'herméneutique pour toute compréhension linguistique :

« Le caractère herméneutique de la réflexion de Wittgenstein réside pour l'essentiel dans la désignation du langage naturel comme base et horizon de toute compréhension de sens. On peut, de cette façon, parler de cercle herméneutique chez Wittgenstein. Il était présent, dès le *Tractatus*, dans la thèse de l'isomorphisme entre proposition et état de chose, ainsi que dans son corollaire, l'impossibilité de philosopher du dehors sur le langage⁴. »

Cette position n'est cependant pas celle qui domine la philosophie analytique et de ce fait, elle peut difficilement caractériser le courant logico-grammatical. Comme l'a souligné Hintikka⁵, deux traditions se sont affrontées en philosophie de la logique comme en philosophie du langage : la tradition universaliste, à laquelle appartient Wittgenstein, selon laquelle le langage constitue un medium universel dont il est illusoire de vouloir s'extraire, et la tradition modèle-théorique, liée à une conception de la logique comme calcul, qui prétend analyser la relation langage-monde et qui, à cet effet, propose des théories de la vérité et de la signification. S'il peut être question d'un « paradigme logico-grammatical » à opposer à la tradition herméneutique, c'est donc bien plutôt du côté de la tradition modèle-théorique que l'on doit le placer. Comme le souligne Engel :

« Car alors que les « herméneuticiens » ont défendu l'idée qu'il ne pouvait pas y avoir de théorie, en un sens scientifique ou quasi scientifique, de la compréhension du langage et de la nature du sens – précisément parce que le sens est toujours déjà « précompris » –, les « analytiques » semblent avoir poursuivi l'idéal d'une telle théorie, qui pourrait, en quelque sorte, délimiter la nature de la compréhension de l'extérieur, en se plaçant du point de vue d'un locuteur qui serait supposé ne pas comprendre son langage ni celui de sa communauté, et dont on pourrait, ensuite, analyser les capacités qui seraient constitutives de cette compréhension dans son exercice « normal »⁶. »

2.1 Origines de la tradition logico-grammaticale

On peut faire remonter la tradition logico-grammaticale aux précurseurs de la philosophie analytique que sont Frege et Russell, et à leurs travaux fondateurs en logique comme en philosophie du langage. La logique classique du premier ordre⁷ est devenue, notamment à la suite de Quine, un canon auquel

³ Cf. ENGEL Pascal, « Herméneutique, langage et vérité », in *Studia Philosophica*, 57, 118-131, 1998. Repr. in. *Herméneutique contemporaine*, THOUARD Denis (dir.), Paris, Vrin, 307-336, 2011.

⁴ RICŒUR Paul, « 'Logique herméneutique' ? », in *Contemporary philosophy. A New Survey. Vol. 1*, FLØSTAD Guttorm (dir.), The Hague/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers, 179-223, 1981, p. 217

⁵ HINTIKKA Jaakko, « Is Truth Ineffable ? », in *Les Formes actuelles du vrai (Entretiens de Palerme 1985)*, [Coll.] Palerme, Enchiidion, 89-120, 1989 (1985). *Trad.fr.* F. Schmitz, « La Vérité est-elle ineffable ? », in *La Vérité est-elle ineffable ? Et autres essais*, HINTIKKA Jaakko, Combas, L'Eclat, 9-47, 1994.

⁶ ENGEL Pascal, « Herméneutique, langage et vérité », *art. cit.*, p. 309.

⁷ Il s'agit de la logique dont la quantification se limite aux variables individuelles ; les logiques d'ordres supérieurs autorisent la quantification sur des variables de fonctions ou de prédicats.

toute langue formelle, débarrassée des ambiguïtés et imprécisions des langues naturelles, est supposée se conformer. Elle est aussi devenue l'instrument standard utilisé pour conduire l'analyse logique du langage ordinaire, y débusquer des implicites et, dans certains cas, dissoudre des pseudo-problèmes philosophiques en les ramenant à des questions linguistiques.

L'approche de la signification construite dans le sillage de Frege, Russell et Quine s'appuie sur le « principe de compositionnalité », suivant lequel la valeur sémantique d'une expression linguistique est fonction de la valeur de ses composantes ainsi que de leur agencement syntaxique. Ainsi la valeur sémantique d'une phrase comme « Hakim aime Hannah » dépendra de la valeur des noms propres « Hakim » et « Hannah », de celle du verbe « aime », ainsi que de leur agencement (si bien que la valeur globale n'est pas la même que celle de « Hannah aime Hakim »).

Chez Frege la compositionnalité se double du « principe du contexte », qui affirme qu'un terme isolé n'a pas de signification propre mais qu'il prend sa signification au sein d'une phrase. Ce principe vaut principalement pour des termes autres que les noms propres ou les prédicats, comme les connecteurs (« et », « ou »...) ou les articles (« un », « les »...), dont la formalisation mobilise des constantes logiques (connecteurs et quantificateurs) qui n'ont pas de signification propre. Conjointement considérés, les deux principes convergent vers la phrase ou l'énoncé comme unité de base de l'analyse sémantique. Ce que Frege considère comme le « sens » (*Sinn*) d'un énoncé, ce sont ses conditions de vérité, autrement dit ce qui doit être le cas pour que l'énoncé soit vrai. Cette idée sous-tend les développements ultérieurs de l'analyse sémantique.

Suite aux travaux de Lewis⁸ et de Montague⁹, les années 1970 ont vu le déploiement des méthodes analytiques héritées de Frege et Russell au-delà du champ de la philosophie du langage, en linguistique, avec l'apparition de la sémantique formelle pour les langues naturelles. Dans l'intervalle, les formalismes logiques s'étaient considérablement enrichis grâce à l'apparition des logiques intensionnelles qui étendent la logique du premier ordre avec des modalités aléthiques (le possible, le nécessaire), épistémiques et doxastiques (le savoir, le croire) ou déontiques (le permis, l'interdit, l'obligatoire). La sémantique des mondes possibles mise au point par Kripke¹⁰ et d'autres auteurs offre un cadre théorique abouti pour la formalisation de ces logiques et, par extension, pour l'analyse des langues naturelles.

De ces développements résultent une conception relativement standard, quoique non unanime, de la signification d'une phrase : il s'agit d'une *proposition*, comprise comme l'ensemble des mondes possibles où la phrase est vraie. Cette conception s'inscrit dans la continuité de l'approche frégréenne en alliant compositionnalité et analyse de la signification d'une phrase en termes de conditions de vérité. Pour reprendre la terminologie de Hintikka¹¹, il s'agit d'une théorie sémantique qui procède de l'intérieur vers l'extérieur : des composants de la phrase à la phrase (par compositionnalité), puis

⁸ LEWIS David K., « General Semantics », in *Synthese*, 22, 18-67, 1970.

⁹ MONTAGUE Richard, *Formal Philosophy. Selected Papers of Richard Montague*, THOMASON Richmond H. (dir.), New Haven/London, Yale University Press, 1974.

¹⁰ KRIPKE Saül, « Semantical considerations on modal logic », in *Acta Philosophica Fennica* 16, 83-94, 1963.

¹¹ HINTIKKA Jaakko, *Fondements d'une théorie du langage*, Paris, PUF, 1994, p. 140.

éventuellement de la phrase au discours. La signification est ainsi analysée comme fondamentalement indépendante du contexte.

Cette vision d'une conception hors contexte de la langue selon le paradigme logico-grammatical est renforcée par certains travaux en linguistique et en philosophie de l'esprit. Sans aucunement entrer dans les détails, il faut évoquer ici l'idée de Chomsky¹² d'une grammaire universelle, mentale et innée, et de l'autonomie de la syntaxe qui, comme Rastier le souligne, assimile la production linguistique à un calcul algorithmique. Il faut également mentionner la conception modulaire de l'esprit de Fodor¹³ inspirée de l'approche chomskyenne, selon laquelle la compétence linguistique, comme d'autres facultés, constitue un « module » mental dont le fonctionnement est automatisé et indépendant de l'intelligence générale, et plus généralement indépendant de sources externes qui pourraient provenir de l'environnement. On atteint ainsi une image computationnelle et hors contexte de la langue, telle qu'elle a pu être promue par certains adeptes du fonctionnalisme en philosophie de l'esprit. Production et compréhension linguistiques sont finalement appréhendées d'une manière totalement opposée à ce que propose la tradition herméneutique :

« Même si une théorie sémantique systématique de la langue naturelle tend à faire apparaître la compréhension des phrases comme le résultat d'un processus de dérivation plus ou moins complexe, plutôt que comme une « perception » immédiate, [...] elle se présente [...] comme une théorie dont la connaissance suffit en principe à rendre possible la compréhension d'une infinité de phrases, pour la plupart nouvelles, sans requérir l'intervention d'un processus supplémentaire d'interprétation¹⁴. »

2.2 Développements récents

L'image computationnelle et hors contexte du langage issue de la philosophie analytique et de la linguistique des années 1950-70 doit être cependant profondément modifiée au regard des développements qu'a connus la sémantique formelle depuis les années 1980. Deux phénomènes notables ont été pris en compte. Premièrement, différents philosophes du langage comme Perry, Kaplan, Lewis, se sont intéressés au traitement des déictiques (« ceci », « cela ») et d'autres expressions indexicales (« ici », « demain », « je », « tu »...). À la différence de ces autres termes singuliers que sont les noms propres (comme « Donald Trump ») et les descriptions définies (comme « le président des Etats-Unis élu en 2016 »), les indexicaux n'ont pas de valeur constante mais une valeur qui varie systématiquement selon le contexte d'usage : le locuteur, son interlocuteur, ses gestes de pointage éventuels, le lieu et la date de l'énonciation, etc.

Deuxièmement, des sémanticiens se sont penchés sur des phénomènes liés à la dynamique du discours, donc au-delà de l'échelle de la phrase, qui ne se laissent pas capturer par la sémantique intensionnelle de Montague. Un exemple classique est fourni par le contraste entre ces deux « discours » au sens de suites de phrases :

¹² CHOMSKY Noam, *Logical Structure of Linguistic Theory*, MIT Humanities Library, Microfilm, 1955 ; New York and London, Plenum Press, 1975 ; Chicago, University of Chicago Press, 1985.

¹³ FODOR Jerry A., *Modularity of Mind: An Essay on Faculty Psychology*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1983.

¹⁴ BOUVERESSE Jacques, *Herméneutique et linguistique*, Combas, L'éclat, 1991, p.55.

(1) « (a) J'ai trois billes. (b) Une bille est hors du sac. (c) Elle est sous la table. »

(2) « (a) J'ai trois billes. (b') Deux billes sont dans le sac. (c)*Elle est sous la table. »

La difficulté résulte du fait que les deux discours ont un contenu sémantique identique après l'énonciation des deux premières phrases : (b) et (b'), comprises relativement à (a), décrivent exactement la même situation. Les successions (a)-(b) et (a)-(b') délimitent exactement le même ensemble de mondes possibles, à savoir les mondes possibles où j'ai trois billes, deux dans le sac et une troisième hors du sac. On devrait s'attendre à ce que la phrase (c) soit interprétée de manière équivalente dans l'un ou l'autre discours, mais ce n'est pas le cas. L'anomalie du second discours est expliquée par l'échec de l'anaphore : le pronom anaphorique « Elle » ne trouve pas d'antécédent auquel se rattacher. La signification du discours n'est pas entièrement saisie par le contenu sémantique. Ce qui importe également, c'est ce qui a été rendu contextuellement saillant par la manière dont ce contenu a été présenté, et qui est alors disponible pour la résolution d'anaphores. Si les deux phrases (b) et (b') ont le même contenu – relativement à (a) – seule (b) rend saillante une bille particulière qui est alors disponible pour la résolution de l'anaphore avec un pronom féminin singulier ; à l'inverse, après (b') les deux billes du sac ont été rendues saillantes, ce qui permettrait de résoudre une anaphore pour le pronom pluriel « elles » mais échoue sur le pronom singulier.

L'intégration de ce type de phénomènes dont les fameuses *donkey sentences*¹⁵ a donné lieu à ce qui a été qualifié de *tournant dynamique* en sémantique formelle pour les langues naturelles, avec plusieurs théories qui ont tenté de dépasser les limitations de l'approche statique classique. L'une des plus connues est la DRT (*Discourse Representation Theory*) de Kamp¹⁶, qui procède à l'analyse d'un discours en deux étapes : avant l'interprétation sémantique habituelle relativement à un ensemble de mondes possibles, la DRT construit une « structure de représentation de discours » dans un formalisme proche de la logique modale du premier ordre. Cette structure représente non seulement le contenu mais également la dynamique du discours. Elle est progressivement mise à jour au fil du discours, après chaque énonciation, et elle offre le contexte d'interprétation des énonciations ultérieures avec des contraintes telles que celles observées sur l'exemple des billes.

Avec la DRT comme avec d'autres formalismes dynamiques, les sémanticiens ont parfois sciemment rompu avec le principe de compositionnalité – même si la compositionnalité a pu être restaurée à des étapes ultérieures. De façon générale l'idée s'est imposée que le contexte doit être pris en compte dans l'analyse sémantique, autrement dit que l'on ne peut pas fonder la compréhension linguistique sur le modèle d'un calcul *a priori* et coupé du monde. L'approche logico-grammaticale intègre au moins en partie cette dimension, et son champ d'analyse s'est progressivement déplacé de la compétence langagière aux performances linguistiques des locuteurs, de la phrase isolée au discours. *In fine*, au-delà de la sémantique au sens strict, des aspects pragmatiques ont été incorporés à la modélisation. Les travaux de linguistique et de philosophie analytique se sont ainsi peu à peu éloignés de l'image quelque peu caricaturale qu'ils ont pu inspirer à l'époque du computationnalisme dominant.

¹⁵ Il s'agit de phrases du type : « Si un paysan possède un âne, il le bat », qui ne peuvent pas être traitées de manière satisfaisante en logique du premier ordre.

¹⁶ KAMP Hans, REYLE Uwe, *From Discourse to Logic*, Dordrecht, Kluwer, 1993.

3. Postulats de rationalité

Afin de nous approcher de la mise en pratique du courant logico-grammatical, il nous faut examiner un second point de confrontation avec le courant rhétorico-herméneutique : la question de l'interprétation. On pourrait considérer, au premier abord, qu'il s'agit d'un possible point de convergence entre les deux courants. Si du côté de l'herméneutique, Gadamer défend que toute compréhension est une interprétation, dans le camp analytique une frange non négligeable de philosophes a repris à son compte, à la suite de Quine¹⁷ puis Dennett¹⁸, la partition de Brentano entre intentionnalité et non intentionnalité dans les termes d'une dualité épistémologique entre interprétation et description : aux faits (non intentionnels) la description, susceptible d'être vraie ou fausse, et la connaissance ; aux actes de langage et aux états mentaux (intentionnels) l'interprétation, là où il n'y a pas de faits pour trancher donc pas de valeurs de vérité.

Cette dualité épistémologique, au fond proche de celle de Dilthey entre sciences de l'homme et sciences de la nature, n'est toutefois pas nécessairement formulée en termes de l'opposition entre interprétation et description. Dans son usage de la traduction radicale, sur laquelle nous reviendrons dans un instant, Quine a lui-même ramené la question de l'interprétation *at home*, depuis la confrontation d'un linguiste à une tribu éloignée dont on ne connaît pas la langue, à la compréhension entre idiolectes, au sein d'une même communauté linguistique. Mais d'autres auteurs, parmi lesquels notablement Wittgenstein, ont fermement rejeté l'idée que toute compréhension supposait une interprétation. La compréhension au sein d'un même jeu de langage est conçue comme étant généralement immédiate, ancrée dans une forme de vie commune. Seuls les cas de jeux discordants soulèvent la question de l'interprétation.

Sur le fond d'un accord sur la spécificité des phénomènes humains, linguistiques et intentionnels, relativement aux faits naturels, il y aurait ainsi un clivage sur l'universalité de l'interprétation comme mode d'accès à ces phénomènes. Tandis que l'herméneutique semble prête à la défendre, et parfois même au-delà de ces seuls phénomènes, on trouve chez les philosophes analytiques des auteurs qui, à la suite de Wittgenstein, la refusent. En suivant ces derniers, on obtiendrait une division du travail entre les deux courants :

« [L]a répartition naturelle des tâches entre la linguistique et l'herméneutique consisterait à admettre que la première s'occupe de la compréhension immédiate comme processus « naturel » primaire, dont l'explication doit être donnée par la description d'un mécanisme psychologique hypothétique approprié, et la seconde de tous les cas où le sens est plus ou moins incertain, éloigné ou étranger et ne peut être obtenu que par un processus conscient et volontaire de déchiffrement ou d'interprétation. (Les effets de sens dont traite la pragmatique, quoique dérivés, relèvent eux-mêmes normalement de la compréhension en tant qu'« opération spontanée ».)¹⁹ »

¹⁷ QUINE Willard V. O., *Word and Object*, Cambridge, Mass., MIT, 1960, trad. fr. J. Dopp et P. Gochet, *Le Mot et la chose*, Paris, Flammarion, 2001, sec. 45.

¹⁸ DENNETT Daniel, *The Intentional Stance*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1987, trad. fr. P. Engel, *La stratégie de l'interprète*, Paris, Gallimard, 1990.

¹⁹ BOUVERESSE Jacques, *Herméneutique et linguistique*, *op. cit.*, p. 39.

Bien que cette répartition offre un mode de cohabitation vraisemblablement acceptable entre les deux traditions, je voudrais montrer ici que le camp logico-grammatical peut également contribuer à des analyses éclairantes dans certains cas où le sens n'est pas immédiatement accessible comme celui des conversations schizophrènes. Ce qui impliquera que la répartition des tâches entre les deux traditions devra être placée ailleurs, j'y reviendrai en conclusion.

Comme je l'indiquais en introduction, et comme l'expose magistralement Berner²⁰, les deux traditions recourent au principe de charité (ou *principe d'équité*) dès lors que la compréhension n'est pas immédiate et qu'il faut interpréter. Quine et Davidson ont très explicitement défendu la nécessité de ce principe et l'ont par ailleurs, comme on l'a signalé pour Quine, généralisé à l'intercompréhension entre locuteurs d'une même langue. Ce principe énonce qu'il faut d'une part maximiser la vérité des croyances d'autrui, d'autre part supposer sa consistance, autrement dit sa non-contradiction logique. Derrière ce principe se cache un double postulat²¹ : un postulat de logicité, suivant lequel l'interprété se conforme à la logique classique, ou au moins au principe de non-contradiction (il n'admet pas simultanément p et non- p) ; d'autre part un principe de rationalité, suivant lequel l'interprété est rationnel, principe relativement indépendant du premier.

Chez Quine, le principe de charité est en réalité un principe de logicité forte, qui suppose le respect de la logique (canonique) du premier ordre. Envisageant une situation de traduction radicale, où un linguiste-anthropologue part à la rencontre d'une tribu isolée dont on ne connaît pas la langue et cherche à établir un manuel de traduction, Quine argumente que le linguiste (l'interprète) doit postuler le respect de la logique chez ses interlocuteurs :

« Supposons qu'on prétende que certains indigènes sont disposés à accepter comme vraies certaines phrases traduisibles dans la forme « p et non- p ». Cette supposition est absurde au regard de nos critères sémantiques. [...] Une traduction [perverse] peut rendre les locutions indigènes aussi étranges que l'on veut. Une meilleure traduction leur imposera notre logique [...]»²². »

« Qu'une bonne traduction préserve les lois logiques, cela est implicite partout où, pour nous exprimer paradoxalement, aucune langue étrangère n'entre en scène. Ainsi lorsqu'à nos questions concernant une phrase française un locuteur français répond « *Oui et non* », nous présumons que la phrase qui fait l'objet de la question est comprise différemment pour l'affirmation et pour la négation ; cela plutôt que de croire que le locuteur est assez stupide pour affirmer et nier la même chose. [...] [L]a stupidité de notre interlocuteur, au-delà d'un certain point, est moins probable qu'une mauvaise traduction – ou, dans le cas domestique, qu'une divergence linguistique²³. »

Ce qui apparaît comme condition nécessaire d'une *bonne* traduction ou interprétation chez Quine est une condition nécessaire à toute interprétation chez Davidson :

²⁰ Voir BERNER Christian, « Herméneutique et rationalités », ce volume.

²¹ REBUSCHI Manuel, AMBLARD Maxime, MUSIOL Michel, « Schizophrénie, logicité et compréhension en première personne », in *L'Evolution psychiatrique*, 78, 127-141, 2013.

²² QUINE Willard V. O., *Word and Object*, op. cit., p. 99.

²³ *Ibid.*, p. 100-101.

« Crediting people with a large degree of consistency cannot be counted mere charity: it is unavoidable if we are to be in a position to accuse them meaningfully of error and some degree of irrationality. Global confusion, like universal mistake, is unthinkable, not because imagination boggles, but because too much confusion leaves nothing to be confused about and massive error erodes the background of true belief against which alone failure can be construed. (...) To the extent that we fail to discover a coherent and plausible pattern in the attitudes and actions of others we simply forego the chance of treating them as persons²⁴. »

Lorsqu'on est confronté à des discours *apparemment incohérents*, comme c'est parfois le cas avec des personnes diagnostiquées schizophrènes, la compréhension immédiate est évidemment rompue mais au-delà, si l'on suit Davidson, la simple possibilité d'une interprétation semble également mise en cause. D'ailleurs, la vision dominante de la schizophrénie ne s'embarrasse guère de ce type de questions : elle se contente d'une explication causale et réductionniste à la troisième personne, en termes neurobiologiques, neurochimiques, génétiques... ou au mieux multifactoriels. Il n'y a aucune rationalité de la folie en dehors de celle du psychologue ou du psychiatre qui tente d'expliquer le dysfonctionnement du patient. À l'inverse, si nous visons une *compréhension* des conversations schizophrènes, il faut en passer par une interprétation et, suivant le principe de charité, par le *postulat* d'une rationalité, éventuellement originale, des locuteurs schizophrènes.

Dans nos travaux au sein de l'équipe SLAM²⁵, nous nous sommes inspirés de la position développée par le psychiatre et philosophe Sass²⁶ au sujet de la phénoménologie des personnes schizophrènes, réputée insaisissable par les personnes ordinaires. Selon Sass, l'échec *de facto* de l'empathie ne bloque pas toute compréhension de la perspective en première personne, si l'on saisit que la divergence ne se situe pas tant au niveau du contenu des états mentaux qu'à celui du « contenant », autrement dit du type d'état mental, particulier aux personnes schizophrènes. Là où nous avons des perceptions ou des croyances, les personnes atteintes de schizophrénie pourront avoir d'autres types d'états mentaux, généralement moins engageants, quoiqu'avec des contenus similaires à ceux des états mentaux ordinaires. Il ne s'agit pas de perceptions ou de croyances délirantes au contenu incohérent, qui se résumeraient en un déni du réel, mais d'autres attitudes mentales au contenu potentiellement réaliste.

Sur le terrain de l'analyse linguistique et non plus phénoménologique, notre proposition est similaire en ce qu'elle refuse de faire porter le poids de la divergence sur le contenu des actes de langage – ou sur le contenu des états mentaux que ces actes sont supposés exprimer. Puisqu'il y a divergence, manifestée par une incompréhension, il s'agit de la faire porter sur les actes eux-mêmes et sur leur enchaînement discursif, sur les règles d'usage du langage. L'interprétation va ainsi faire porter le poids de la divergence sur la dimension *pragmatique* du discours tout en préservant la dimension

²⁴ DAVIDSON David, « Mental events », in *Essays on Actions and Events*, Oxford, Oxford University Press, 1980 (1970), p. 221-222.

²⁵ Acronyme de « Schizophrénie et langage, analyse et modélisation », équipe interdisciplinaire hébergée par la MSH Lorraine.

²⁶ Cf. SASS Louis A., *The paradoxes of delusion: Wittgenstein, Schreber, and the schizophrenic mind*, New York, Cornell, 1994, trad. fr. P.-H. Castel, *Les paradoxes du délire*, Paris, Ithaque, 2010 ; SASS Louis A., « Incomprehensibility and Understanding: On the Interpretation of Severe Mental Illness », in *Philosophy, Psychiatry, & Psychology* 10, 125-132, 2003.

sémantique, relative au contenu. Notre idée a été par suite de conduire l'analyse des conversations pathologiques en postulant un principe de charité à la Quine, autrement dit un principe de logicité forte des personnes schizophrènes²⁷. Nous évitons par là toute hypothèse d'une logicité exotique, paraconsistante ou autre, qui serait propre aux personnes schizophrènes. Nos contenus sémantiques, i.e. nos représentations du monde sont également cohérents, que nous soyons schizophrènes ou non. Là où nous divergeons, c'est dans la manière dont nous exprimons ces contenus dans le cadre conversationnel.

4. Modélisation formelle

Appliquer le principe de charité à l'analyse de conversations schizophrènes relève du pari. En effet, rien ne garantit *a priori* que le postulat de logicité conduise à des analyses un tant soit peu cohérentes de conversations quand un des locuteurs produit des ruptures perceptibles par son interlocuteur. Nous avons donc mis à l'épreuve l'hypothèse qu'une analyse conversationnelle était tenable en postulant la logicité forte des locuteurs schizophrènes, tout en visant à rendre compte de l'apparence d'incohérence aux yeux de leurs interlocuteurs.

Les travaux sont conduits sur des données empiriques difficiles à constituer. Il s'agit de corpus issus de conversations enregistrées entre une personne schizophrène, en contexte hospitalier, et un ou une psychologue. La personne diagnostiquée schizophrène participe librement à cet entretien, en dehors d'objectifs thérapeutiques, tandis que le ou la psychologue a pour but de maintenir l'échange conversationnel pendant une vingtaine de minutes. Il s'agit d'entretiens non directifs, certainement biaisés du fait que le ou la psychologue peut maintenir voire relancer l'échange là où un interlocuteur désintéressé aurait parfois vraisemblablement abandonné la conversation.

Les entretiens sont transcrits et anonymisés avec une annotation prosodique minimale de manière à permettre leur exploitation ultérieure. Ils sont soumis à une première analyse pragmatique informelle par des psycholinguistes, qui y relèvent des passages pertinents où apparaissent des « ruptures », c'est-à-dire des interventions où l'échange « dérape » : les règles conversationnelles usuelles sont manifestement enfreintes, les attentes ne sont pas satisfaites, les locuteurs ordinaires sentent que « quelque chose ne va pas ». Les psychologues ont ainsi mis au jour quatre types de ruptures : intra- ou inter-interventions, impliquant deux ou trois interventions. Ici surgit une première difficulté, avec un risque de surinterprétation de la part de chercheurs intéressés à la manifestation de ruptures dans ce type de conversations. Pour en limiter les risques, des campagnes d'annotations sont actuellement conduites qui permettent de confronter les analyses expertes à celles d'annotateurs « naïfs » pourvus de leur seule intuition linguistique ordinaire. Il s'agit de vérifier qu'il y a bien une convergence minimale entre annotateurs sur ce qui constitue des ruptures, tant sur des corpus issus de conversations schizophrènes que sur des corpus témoins.

Les extraits sélectionnés sont ensuite analysés à l'aide d'un formalisme inspiré de la SDRT (*Segmented Discourse Representation Theory*) développé depuis les années 1990 par Asher & Lascarides²⁸. La SDRT est une extension de la DRT de Kamp (*cf. supra*, section 2.2) spécialement pour

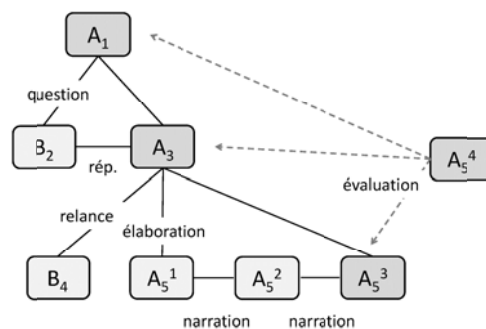
²⁷ MUSIOL Michel, REBUSCHI Manuel, « La rationalité de l'incohérence en conversation schizophrène », in *Psychologie française*, 52, 2, 137-169, 2007.

²⁸ ASHER Nicholas, LASCARIDES Alex, *Logics of Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

modéliser les conversations. Aux représentations de discours de la DRT qui prennent en charge la sémantique, la SDRT ajoute la représentation des relations pragmatiques, dites « rhétoriques », entre différents segments conversationnels correspondant à des actes linguistiques. Ces relations, de types relativement simples (narration, élaboration, question–réponse, méta-question–réponse, relance...), permettent de modéliser l’ensemble de la conversation par des structures plus ou moins complexes sur lesquelles apparaissent des contraintes proprement pragmatiques : une question appelle une réponse ou une autre question, une élaboration appelle une question ou une relance, etc. Certaines contraintes sont plus globales, comme l’exigence d’une continuité thématique sur plusieurs tours de paroles et tant que les questions soulevées n’ont pas été traitées, ou celle de signaler un changement thématique par un marqueur comme « Et sinon », « Et à part ça »... D’autres contraintes enfin sont plus subtiles et révélées par le formalisme.

Pour donner une idée du formalisme tel que nous l’avons adapté²⁹, on peut considérer l’exemple suivant de modélisation d’une conversation inspiré d’Asher & Lascardes³⁰ :

Alice [A₁] Hier soir je suis sortie.
 Benoit [B₂] Tu es allée dîner ?
 Alice [A₃] Oui.
 Benoit [B₄] Et alors ?
 Alice [A₅] [D’abord j’ai pris un poisson,]¹ [puis une viande]² [et enfin plein de fromage.]³
 [C’était fantastique.]⁴



On observe ici que les interventions peuvent au choix constituer un segment ou, comme A₅, être divisées en plusieurs segments. Chaque segment vient se rattacher à la représentation déjà construite, qui constitue le contexte de l’interprétation dudit segment : l’interprétation du discours est opérée par la progressive mise à jour d’une structure arborescente. Ainsi, l’intervention initiale A₁ d’Alice se traduit par la position d’une première boîte. L’intervention B₂ de Benoît vient se rattacher à

²⁹ Nous avons notamment simplifié la représentation sémantique en la réduisant à une boîte vide. L’aspect sémantique utile pour nos recherches se réduisant au thème, ce qui correspond à un certain niveau de contexte, seul le thème est représenté sur les structures. Le lecteur intéressé pourra se reporter aux références citées pour avoir des détails sur notre modélisation.

³⁰ AMBLARD Maxime, MUSIOL Michel, REBUSCHI Manuel, « L’interaction conversationnelle à l’épreuve du handicap schizophrénique », in *Recherches sur la philosophie et le langage* 31, 67-89, 2015.

cette intervention initiale, la relation étant du type « question ». Alice, en B₃, apporte une réponse à la question posée, d'où le rattachement à B₂. On notera que les relations sont de différents types : certaines, verticales ou obliques, sont des relations de subordination (une question ou une élaboration est subordonnée à ce qu'elle questionne ou élabore) ; les autres, horizontales, sont des relations de coordination (comme une réponse à une question ou une narration).

Ce qui est intéressant sur cet exemple, qui a été construit à cet effet, c'est que le dernier segment, A₅⁴, « C'était fantastique », peut être rattaché à différents sites : A₅³, A₃ ou A₁. Selon le site de rattachement choisi, le pronom anaphorique « C' » aura pour antécédent respectif le fromage, le dîner, ou la soirée. Mais conformément à une intuition linguistique très largement partagée, ni le poisson, ni la viande ne sont accessibles. Dans le formalisme de la SDRT, cette inaccessibilité est prédite par la *règle de la frontière droite* : seuls les segments situés sur la frontière droite de l'arbre constituent des sites de rattachement disponibles pour la suite de la conversation. Ce qui est à gauche de la frontière est enfoui et rendu inaccessible.

La méthode retenue consiste à modéliser les extraits qui présentent des ruptures à l'aide de ce formalisme. À titre d'exemple, voici un des extraits que nous avons analysés (A est le psychologue, B la personne schizophrène, la numérotation commence à 124 car l'extrait n'est pas situé en début de conversation)³¹ :

B₁₂₄ : Oh ouais (↑) et pis compliqué (↓) et c'est vraiment très très compliqué (→) la politique c'est quelque chose quand on s'en occupe faut être gagnant parce qu'autrement quand on est perdant c'est fini quoi (↓)

A₁₂₅ : oui

B₁₂₆ : J. C. D. est mort, L. est mort, P. est mort euh (...)

A₁₂₇ : Ils sont morts parce qu'ils ont perdu à votre avis (↑)

B₁₂₈ : Non ils gagnaient mais si ils sont morts, c'est la maladie quoi c'est c'est (→)

A₁₂₉ : Ouais c'est parce qu'ils étaient malades, c'est pas parce qu'ils faisaient de la politique (↑)

B₁₃₀ : Si enfin (→)

A₁₃₁ : Si vous pensez que c'est parce qu'ils faisaient de la politique (↑)

B₁₃₂ : Oui tiens oui il y a aussi C. qui a accompli un meurtre là (→) il était présent lui aussi qui est à B. mais enfin (→) c'est encore à cause de la politique ça

Il y a un jeu ici sur deux significations de « mort », le sens littéral et le sens figuré. Chacune de ces significations est liée à un contexte d'interprétation : le thème médical (et finalement médico-légal) pour le sens littéral, le thème politique pour le sens figuré. La conversation semble se dérouler sans trop de problème jusqu'à A₁₂₉. Initialement sur le thème politique, B bascule de manière trop rapide et maladroite, mais sans rupture, au thème médical à l'intervention B₁₂₆. Après un échange permettant un ajustement, son interlocuteur demande confirmation sur son interprétation quand intervient B₁₃₀ qui constitue un point de rupture : le locuteur schizophrène revient au thème

³¹ Voir AMBLARD Maxime, MUSIOL Michel, REBUSCHI Manuel, « Une analyse basée sur la S-DRT pour la modélisation de dialogues pathologiques », in *Actes de la 18e conférence sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles*, TALN 2011.

politique alors que ce thème a été abandonné plusieurs tours de parole auparavant, et qu'il était ainsi devenu inaccessible sans signal explicite.

Pour cet extrait conversationnel comme pour les autres extraits donnant lieu à des ruptures, nous proposons une double modélisation : d'une part un arbre qui respecte les règles rhétorico-pragmatiques (i.e. les contraintes de rattachement des segments de la SDRT), censé modéliser la représentation de la conversation par le psychologue ou par un tiers ; d'autre part un arbre construit conformément au principe de charité, autrement dit qui suppose la cohérence sémantique du contenu conversationnel, et qui est censé modéliser la représentation de la conversation par la personne schizophrène, « en première personne ». Nous sommes ainsi conduits à tracer deux arbres divergents qui modélisent l'écart et l'incompréhension spontanément ressentis aux points de ruptures dans ces conversations. Il est alors notable que dans l'arbre censé modéliser le point de vue du psychologue, le respect des contraintes pragmatiques entraîne la construction d'une représentation au contenu sémantique incohérent, rendant justice à la rupture ressentie par les locuteurs ordinaires. À l'inverse, dans l'arbre construit en respectant la cohérence sémantique et censé représenter le point de vue de la personne schizophrène, on voit que certaines règles rhétorico-pragmatiques sont enfreintes, notamment la règle de la frontière droite – ce qui est le cas dans l'exemple donné ci-dessus.

Les cas de ruptures conversationnelles que nous avons pu étudier révèlent l'importance de la sous-spécification (ou de l'ambiguïté)³². Les locuteurs schizophrènes paraissent rejouer des ambiguïtés là où les règles d'usage veulent qu'une interprétation ait été fixée. Tout se passe comme si un choix n'était jamais définitif dans le déroulement conversationnel, le locuteur schizophrène se réservant la possibilité de revenir en arrière, de réinterpréter ce qui a déjà été interprété, jusqu'à mobiliser des segments inaccessibles derrière la frontière droite si nécessaire. Ce rôle central de la sous-spécification est aussi, bien évidemment, celui du contexte qui permet l'interprétation. Le jeu particulier des locuteurs schizophrènes avec les expressions sous-spécifiées est un jeu particulier avec les contextes. À partir de nos analyses conversationnelles, on peut ainsi émettre l'hypothèse générale que la schizophrénie manifeste notamment une difficulté dans la gestion des contextes³³.

5. Conclusion

Qu'en est-il de la division du travail entre les deux traditions ? Le courant logico-grammatical a évolué depuis les années 1970 en intégrant de multiples aspects qui étaient jusque-là du domaine réservé de l'approche rhétorico-herméneutique : l'analyse des discours et même des conversations, la dynamique propre à ce niveau (absente de celui de la phrase isolée), les aspects pragmatiques et non seulement sémantiques du discours, l'interprétation quand la compréhension spontanée échoue comme c'est le cas avec les conversations schizophrènes. J'espère avoir montré dans cet article que l'approche logico-grammaticale peut offrir une analyse fine de la signification linguistique dans des

³² AMBLARD Maxime, MUSIOL Michel, REBUSCHI Manuel, « L'interaction conversationnelle à l'épreuve du handicap schizophrénique », *art. cit.*, p. 88.

³³ J'explore cette hypothèse dans REBUSCHI Manuel, « Schizophrenic Conversations and Context Shifting », in *Modeling and Using Context. Context 2017*, Brézillon P., Turner R., Penco C. (dir), *Lecture Notes in Computer Science* 10257, Cham, Springer, 708-721, 2017.

contextes conversationnels délicats, et qu'elle va ainsi bien au-delà de l'approche des fondateurs de la philosophie analytique et de la sémantique formelle.

Est-ce à dire que le courant logico-grammatical puisse prétendre à une victoire sans partage ? Je ne le crois pas. Il semble que la compréhension y est traitée à un niveau élémentaire et fondamental, tandis que l'herméneutique peut continuer de l'enrichir de strates supplémentaires. Comme l'écrit Bouveresse :

« On pourrait dire que la linguistique s'occupe d'une forme de compréhension qui, du point de vue herméneutique, tend à apparaître comme inférieure et dégradée, mais n'en constitue pas moins le présupposé indispensable de la compréhension sous toutes ses autres formes³⁴. »

On a vu que l'analyse des discours et des textes produite par le courant logico-grammatical s'appuie, comme l'herméneutique, sur le principe de charité. Selon l'approche linguistique formelle que nous avons présentée, le principe en question consiste pour l'essentiel en un postulat de logicité : on suppose que les interlocuteurs suivent les normes universelles de la rationalité. On s'intéresse toutefois assez peu à la véracité du contenu des croyances, au-delà de celles présupposées par une compétence sémantique ordinaire. On se situe ainsi à un niveau très élémentaire de compréhension, qui ne dépasse pas celui de la représentation du monde élémentaire construite au travers d'une conversation.

Le partage des tâches n'est pas sans évoquer celui entre biologie et psychologie cognitive d'une part, sociologie et histoire d'autre part. Il ne s'agit pas tant d'une séparation entre l'individuel et le collectif qu'une distinction entre ce qu'il y a d'universel dans l'individu, et ce qu'il y a de particulier, car à la croisée de différents milieux, différents groupes, différentes cultures³⁵. L'épaisseur sociologique, historique et culturelle d'un texte, d'un discours ou d'une conversation est totalement absente de l'analyse logico-grammaticale. Pour revenir à l'objet d'étude présenté dans cet article, prétendre saisir la rationalité des conversations schizophrènes par cette seule approche serait absolument illusoire et probablement dangereux. Au niveau de compréhension élémentaire apporté par les modélisations formelles, il faut adjoindre la compréhension de l'histoire singulière des interlocuteurs, la nature sociale de leur interaction, interpréter leurs implicites, si l'on veut espérer comprendre ce qui se passe dans de telles conversations. Pour les textes, cette compréhension en profondeur est évidemment du ressort de l'herméneutique. L'approche logico-grammaticale peut saisir la signification des textes et des discours, elle ne peut pas prétendre en saisir le sens.

³⁴ BOUVERESSE Jacques, *Herméneutique et linguistique, op. cit.*, p.10 (préface).

³⁵ LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2013.